



CRITHALYS

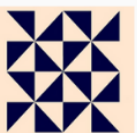
*CRITIQUE, THÉORISATION, ANALYSE DE LA LITTÉRATURE,
DES ARTS ET DE LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE*

REVUE DE LANGUES, LITTÉRATURES, ARTS, SOCIÉTÉS

**Numéro : 003 , Volume 2,
Décembre 2025**



ISSN : 3104-9842 -ISSN-L: 3104-9834





CRITHALYS

Revue scientifique

Critique, théorisation et analyse de la littérature, des arts et de la société contemporaine

***Numéro : 003 , Volume 2,
Décembre 2025***

Revue CRITHALYS

LANGUES, LITTÉRATURES, ARTS, SOCIÉTÉS

Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire

UFR Langues et Littérature

GRECTLIC (Groupe de Recherche en Critiques et Théories Littéraires Contemporaines)

Presses Universitaires de Bouaké, UAO, 2025

Dépôt légal N°26641 du 06 Octobre 2025,

Ministère de l'intérieur et de la sécurité/Direction des archives nationales, Sous-Direction
du Dépôt légal

BPV 18 Bouaké 01

+225 0707507421

gcritiquetheories@gmail.com

<https://grectlic.net/revue-crithalys/>

ISSN : 3104-9842

ISSN-L :3104-9834



COMITÉ DE RÉDACTION



DIRECTEUR DE PUBLICATION

Prof. KANGA Konan Arsène, Université Alassane Ouattara

CO-DIRECTEUR

Dr/Mc DANHO Yayo Vincent, Université Alassane Ouattara

SECRETARIAT DE RÉDACTION

Dr/Mc AHO Kouakou Bernard, Université Alassane Ouattara

Dr/Mc KOBENAN Kouakou Léon, Université Alassane Ouattara

Dr/Mc YAO Kouamé, Université Alassane Ouattara

Dr AMANI Dieudonné Désiré, Université Alassane Ouattara

Dr ASSOH Dingny Yannick, Université Alassane Ouattara

Dre FANRAMAN Kinalè Aude, Université Alassane Ouattara

Dre KOFFI Dagou Kanga Marie Albertine, Université Alassane Ouattara

Dr SANOGO Kagnon Brahim, Université Péléforo Gon, Korhogo

Dr KONATÉ Mamadou, Université Alassane Ouattara

SECRETARIAT ADMINISTRATIF

Dr/Mc KOUASSI Oswald Hermann, Université Alassane Ouattara

Dre DAH Perpétue, Université Alassane Ouattara

Dr DIBY Kouakou Marcel, Université Péléforo Gon, Korhogo

Dre MONSIA Gouelou Sandrine Audrey Flora, Université Virtuelle de Côte d'Ivoire

COMITÉ SCIENTIFIQUE ET DE LECTURE



Prof. ANO Boadi Désiré, *Littérature*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

Prof. AZOUMANA Ouattara, *Philosophie*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

Prof. BAH Henri, *Philosophie*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

Prof. BAMBA Mamadou, *Histoire*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

Prof. COULIBALY Adama, *Littérature*, Université Félix Houphouët Boigny, Côte d'Ivoire

Prof. DEDOMON Claude, *Littérature*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

Prof. IBO Lydie, *Sémiotique*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

Prof. IRIÉ Bi Gohy Mathias, *Grammaire*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire



Prof. Karidjatou DIALLO, Études hispaniques, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Prof. KOUACOU Jacques R. Koffi, *Littérature*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Prof. KOUAMÉ Kouakou, *Linguistique*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Prof. LOUCOU Alain François, *Géographie*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Dr/Mc MANDÉ Hamadou, *Études théâtrales*, Université Joseph Ki-Zerbo, Burkina Faso
Dr Mhamed ABDELMOUNA, *Littérature*, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Maroc.
Prof. MAZOU Hilaire, *Sociologie*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Dre/Mc N'CHO Rachel, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Prof. OULAI Jean Claude, *Communication*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Prof. Pierre Ndemby MAMFOUMBY, Université Omar Bongo, Gabon
Prof. SAKHO Cheick, *Littérature*, Université Cheick Anta Diop, GIRCI, Sénégal
Dre/Mc SARE/MARE Honorine, *Littérature*, Université Joseph Ki-Zerbo, Burkina Faso
Prof. TOPPÉ Eckra Lath, Études germaniques, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Prof. TRO Deho Roger, *Littérature*, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Prof. Vamara KONÉ, Études américaines et littérature comparée, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire



LIGNE ÉDITORIALE



Les enjeux des études actuelles en langue, littérature, art et sciences sociales exigent de faire correspondre les théories et d'engager les experts et critiques à de nouvelles perspectives de lecture. L'idée est d'ouvrir la compréhension des œuvres et des pratiques dans leurs multiples rapports à l'histoire, à l'expérimentation, à la création artistique, aux convergences idéologiques et scripturaires. Saisi sous ce prisme, les défis du développement donnent forme et force à un flux pluridisciplinaire de regards innovants qui travaillent à transformer les sociétés et à penser les humanités selon les perspectives du durable et de la qualité de vie.

La **Revue CRITHALYS** qui procède des activités du Groupe de Recherche en Critiques et Théories Littéraires Contemporaines (GRECTLIC) de l'UFR Langues et Littérature (Université Alassane Ouattara) s'appuie sur l'expérience et les savoirs autour de la critique et des interactions théoriques pour faire de la production scientifique un levier développementaliste. Revue pluridisciplinaire, **CRITHALYS** veut penser le potentiel théorique et pratique pour l'inscrire dans le jeu de composition, d'expérimentation des œuvres et des réalités sociales pour garantir la meilleure marge possible à leur réception critique. Elle fait bon accueil des propositions originales sous les aménagements de thématiques actuelles et de pointe que la critique universitaire inscrit aux besoins du développement. Les articles subiront la rigueur d'un processus d'évaluation avant publication ; une fois publiés, lesdits articles seront exploitables en *Open Access*.

Ainsi, l'interaction critique assignera à des perspectives qui enrôleront des spéculations constructives. Ces réflexions croisées seront déterminantes pour le dynamisme de la revue, en particulier la maîtrise des objets, l'élaboration de méthodes bien définies, l'évaluation nodale et la visibilité des résultats.

La **Revue CRITHALYS** a pour dessein de libérer tout le potentiel des chercheurs qui partagent la volonté de s'approprier la maîtrise des savoirs et leur divulgation.

Prof. KANGA Konan Arsène

Université Alassane Ouattara

Directeur de publication





CONSIGNES DE RÉDACTION

Normes éditoriales d'une revue de lettres ou sciences humaines adoptées par le CTS/LSH, le 17 juillet 2016 à Bamako, lors de la 38ème session des CCI : « Aucune revue ne peut publier un article dont la rédaction n'est pas conforme aux normes éditoriales (NORCAMES/LSH). Les normes typographiques, quant à elles, sont fixées par chaque revue. »

1. Les textes à soumettre devront respecter les conditions de formes suivantes :

- ✓ le texte doit être transmis au format document doc ou rtf ;
- ✓ il devra comprendre un maximum de 60.000 signes (espaces compris), interligne 1,5 avec une police de caractères Times New Roman 12 ;
- ✓ insérer la pagination et ne pas insérer d'information autre que le numéro de page dans l'en-tête et éviter les pieds de page ;
- ✓ les figures et les tableaux doivent être intégrés au texte et présentés avec des marges d'au moins six centimètres à droite et à gauche. Les caractères dans ces figures et tableaux doivent aussi être en Times 12. Figures et tableaux doivent avoir un titre.
- ✓ Les citations dans le corps du texte doivent être indiquées par un retrait avec tabulation 1 cm et le texte mis en taille 11.

2. Des normes éditoriales d'une revue de lettres ou sciences humaines

2.1. Aucune revue ne peut publier un article dont la rédaction n'est pas conforme aux normes éditoriales (NORCAMES). Les normes typographiques, quant à elles, sont fixées par chaque revue.

2.2. La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

2.3. La structure d'un article scientifique en lettres et sciences humaines se présente comme suit:

- Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction (justification du thème, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

- Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

- Les articulations d'un article, à l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (exemples : 1. ; 1.1. ; 1.2 ; 2. ; 2.2. ; 2.2.1 ; 2.2.2. ; 3. ; etc.).



2.4. Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

2.5. Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :
- (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ; - Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

Exemples :

- En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupé du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens(...)».

- Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

- Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

2.6. Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

2.7. Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Éditeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Éditeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2^{nde} éd.).

2.8. Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur.

Par exemple :



Références bibliographiques

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Éthique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

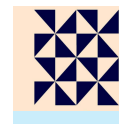




SOMMAIRE

1. KPATCHA Komi, <i>Discours littéraire entre faille et reconstruction dans Batouala de René Maran</i>	1
2. ATCHADÉ Joseph Dossou, <i>Culture traditionnelle et idéologie de la modernité dans Les Gardiens du Temple de Cheikh Hamidou Kane</i>	17
3. KOFFI Ruth N’Dah Eunice, <i>Le trope : la charpente rhétorico-argumentative de Les Fables de Jean De La Fontaine</i>	34
4. Adama DRABO, <i>Activités de réprobation dans le français en Côte d’Ivoire : éléments linguistiques et communicatifs d’un diagnostic de la morale</i>	47
5. EGNIFI Gardozi, Fabrice Christian Ehouan ASSI, <i>Le nouchi: analyse stylistique et rhétorique des métaphores argumentatives dans les affiches publicitaires ivoiriennes de Wave et Advans Côte d’Ivoire</i>	62
6. TRAORÉ Jocelyne Prisca, <i>Détournement syntaxique et créativité langagière : approche grammaticale de la transgression</i>	76
7. Simplicie Noguès GODO, <i>Le voyageur sans bagage de Jean Anouilh: le vraisemblable à l’épreuve des modalités discursives</i>	89
8. Souleymane YORO, Mamadou Iamine BADJI, <i>L’éducation chez les Joola des Kalounayes : entre tradition et modernité</i>	101
*Compte rendu de lecture.....	119
Alain Mabanckou, <i>Cette femme qui nous regarde-Angela Davis, l’Amérique et moi</i> , Paris, Éditions Robert Laffont, 2024, 158 pages. KANGA Konan Arsène, Université Alassane Ouattara.	





SYNTHÈSE DES ARTICLES

Le Volume 2 du Numéro N°003 de la Revue CRITHALYS regroupe huit articles et un compte rendu de lecture. Les contributeurs tendent à figurer comme des observateurs qui questionnent le discours, la culture et son idéologie, l'argumentation, la pratique de la langue française en Côte d'Ivoire.

Ainsi, **KPATCHA Komi**, considère le discours littéraire comme une forme écrite ou orale des faits sociaux et d'agencement des idées, des logiques et des ambitions. Son article, axé sur *Batouala* de René Maran, met en exergue les ruptures textuelles et sociales, l'agencement des formes d'hybridité, des crises et des interactions contestées ou contestables ainsi que leurs conséquences sociales dans l'imaginaire de Maran. Cette création du chaos de départ appelle, dans un style culturellement chargé de mobiles, à une reconstruction des relations apaisées entre Blancs et Noirs.

Pour l'Aîné **ATCHADÉ Joseph Dossou**, avec *Les Gardiens du Temple* (1996), Cheikh Hamidou Kane surpasse les générations d'écrivains. En faisant redécouvrir les sociétés traditionnelles africaines et la volonté des populations d'œuvrer pour le progrès et le développement, son roman traduit une idéologie de la modernité. La composition de l'œuvre restituée, à travers ses différents lieux et la ténacité des personnages, la teneur d'une œuvre ouverte sur une tradition à revisiter, et la perspective du « rendez-vous de l'Afrique avec elle-même ». L'attitude réactionnaire des Sessène aura permis de mettre en scelle le choix à opérer par les Africains pour le progrès. Les Diallobé avaient déjà trouvé la voie du changement par le sursaut prometteur de leur révolution avec la rencontre des cultures occidentale et africaine.

KOFFI Ruth N'Dah Eunice, remonte aux Fables de La Fontaine pour y puiser la clarté sur Le trope comme la charpente rhétorici-argumentative. Le trope est une figure microstructurale qui se caractérise par un détournement de sens. La fable fonctionne, également, obliquement en privilégiant un univers zoomorphique où les animaux et les hommes sont mis en interaction verbale pour titiller les hommes et les femmes sur leur comportement social. Dans *Les Fables* de Jean De La Fontaine, le trope y déploie alors sa dynamique rhétorique et argumentative à travers l'ensemble des figures de sens et à travers le jeu communicationnel qui offre une confrontation dialectique entre deux discours, celui de tel animal et celui d'un tel autre.

L'étude de **Adama DRABO** analyse le reproche dans le français en Côte d'Ivoire à partir d'un corpus de conversations authentiques recueillies en Côte d'Ivoire. Inscrite dans une approche pragmatique, conversationnelle et sociolinguistique, elle examine les procédés linguistiques et interactionnels par lesquels le reproche est formulé, interprété et négocié dans l'interaction ordinaire. L'étude met en lumière le rôle du reproche dans la régulation des comportements et la structuration des relations sociales dans le français ivoirien, en lien avec les valeurs culturelles, les hiérarchies sociales et le contexte plurilingue. Les résultats montrent que le reproche apparaît ainsi comme une



activité discursive centrale de diagnostic moral, à travers laquelle les normes sociales sont évaluées, rappelées et réaffirmées dans l'échange.

EGNIFI Gardozi et Fabrice Christian Ehouan ASSI ne parlent pas le Nouchi, mais montrent qu'en tant que langue urbaine populaire de Côte d'Ivoire, elle se caractérise par une créativité linguistique marquée, intégrant des éléments de français, de langues ivoiriennes, d'argot, et souvent un lexique appartenant à une autre aire linguistique. En effet, perçu comme un langage de rue, le Nouchi a progressivement acquis une dimension artistique et stylistique. Cette langue se révèle non seulement comme un moyen d'expression culturelle, mais aussi comme une plateforme d'argumentation à travers laquelle les locuteurs expriment leurs revendications sociales, leurs identités et leurs points de vue. En se diffusant à travers des canaux tels que la musique, le cinéma et surtout la publicité, le nouchi a évolué pour devenir un langage vivant et codifié, qui véhicule des valeurs, des émotions et une forte identité locale.

TRAORÉ Jocelyne Prisca, qui aborde l'approche grammaticale de la transgression, retient que le non-respect de la norme syntaxique représente un phénomène langagier dans lequel le bon usage grammatical est transgressé de manière délibérée. Pour elle, cette non-norme se manifeste à travers la mise en fonctionnement de divers procédés ou faits langagiers. En plus de l'effet esthétique qu'il vise à produire, le détournement syntaxique réinvente par ricochet un mode d'expression. Ainsi, la manifestation de la non-norme se révèle, dans une perspective grammaticale, comme un mode de rupture de la linéarité de la phrase en faveur d'une syntaxe phrastique éclatée.

En remontant au théâtre de Jean Anouilh, **Simplice Noguès GODO** souligne que le théâtre est un art parolier, mais le passage de la parole au discours, loin d'être systématique, devient le lieu de la construction du vraisemblable. Ainsi, son étude dans *Le voyageur sans bagage* montre que le vraisemblable est non seulement le garant de l'identification, mais permet aussi et surtout de poser les jalons d'une critique de la guerre et d'une réflexion profonde sur le rapport au passé.

L'article que présentent **Souleymane YORO** et **Mamadou Iamine BADJI** analyse les rapports entre tradition et modernité en éducation chez les populations Joola des Kalounayes, en Casamance. Il s'inscrit dans une réflexion anthropologique et sociologique visant à comprendre les représentations locales de l'éducation traditionnelle et de l'éducation formelle. À partir d'une approche qualitative fondée sur la méthode du focus group et menée dans les villages de Finthiock, Fangoumé et Ghamoune, l'étude met en évidence une forte valorisation de l'éducation traditionnelle pour la transmission des valeurs sociales et culturelles.

Le **Compte rendu de lecture** que fait **KANGA Konan Arsène** de l'œuvre de Alain Mabanckou, *Cette femme qui nous regarde-Angela Davis, l'Amérique et moi*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2024, indique que par son regard sur le tableau de ses propres souvenirs, Alain Mabanckou se réapproprie le portrait de Angela Davis dont la figure continue de l'influencer. Les engagements politiques et les quêtes multiples de justice et de liberté de la militante américaine se posent être des points communs que l'auteur franco-congolais convoque dans ce récit-témoignage. Cet hommage imbrique la narration autofictionnelle de Mabanckou qui revisite sa terre natale, le Congo et le royaume postcolonial de son enfance. Il a trouvé, en cette fresque élogieuse, une expérience qui féconde la sienne. Ainsi, à travers une dynamique scripturaire constante, une force d'écriture, ce roman d'allure épistolaire célèbre une icône de la lutte contre la ségrégation des Noirs aux États-Unis. Le rôle épique de Angela Davis reste un symbole dont se sert surtout Alain Mabanckou pour traduire toutes les dénonciations du racisme et les exclusions sous tous les cieux.





Discours littéraire entre faille et reconstruction dans *Batouala* de René Maran

KPATCHA Komi

Université de Kara (Togo)

kosimon2011@gmail.com

Résumé

Le discours littéraire est une forme écrite ou orale des faits sociaux et d'agencement des idées, des logiques et des ambitions. Le présent article, axé sur *Batouala* de René Maran, met en exergue les ruptures textuelles et sociales, l'agencement des formes d'hybridité, des crises et des interactions contestées ou contestables ainsi que leurs conséquences sociales dans l'imaginaire de Maran. Cette création du chaos de départ appelle, dans un style culturellement chargé de mobiles, à une reconstruction des relations apaisées entre Blancs et Noirs. À travers l'analyse du discours dans sa perception du texte littéraire, nous allons explorer les failles textuelles, institutionnelles, sémantiques et culturelles qui fondent l'œuvre. Nous examinerons aussi le désir de l'auteur, sous l'angle de la reconstruction, de rapprocher les extrêmes de l'existant textuel et social, pour le bien de l'humanité. Il ressort de cette étude que la fiction offre une possibilité de passage entre le chaos informateur et instructeur à la reconstruction qui s'impose à tous.

Mots clés : discours, failles, reconstruction, sémantique, culture.

Abstract

Literary discourse is a written or oral form of social facts and the arrangement of ideas, logic, and ambitions. This article, focusing on René Maran's *Batouala*, highlights textual and social breaks, the arrangement of forms of hybridity, crises, and contested or contestable interactions, as well as their social consequences in Maran's imagination. This creation of the initial chaos calls, in a culturally charged style, for a reconstruction of peaceful relations between Whites and Blacks. Through the analysis of discourse in its perception of the literary text, we will explore the textual, institutional, semantic, and cultural flaws that underlie the work. The author's desire is examined from the perspective of reconstruction to bring together the extremes of the existing textual and social context, for the good of humanity. It emerges from that study that the fiction offers a possibility of passage from the informing and instructing chaos to the reconstruction that is imposed on all.

Keywords : discourse, fault, reconstruction, semantic, culture.

Introduction

Un discours littéraire est une mise en texte des faits de société à travers le langage comme forme articulée de la langue. Il est expression d'idées, d'ambitions, de projets de société dont on peut se servir pour redynamiser la société contemporaine. Le présent article, porté sur *Batouala* de René Maran, repère et analyse les ruptures textuelles et sociales, l'agencement des formes d'hybridité, des crises et des interactions contestées ou contestables ainsi que leurs conséquences sociales dans l'imaginaire de Maran. La création du chaos est une stylisation





culturellement chargée de mobiles qui favorise la reconstruction des relations apaisées entre Blancs et Noirs dans l'univers textuel de Maran.

À travers l'analyse du discours de Maingueneau (2014) dans sa perception du texte littéraire, l'analyse explore des failles textuelles, institutionnelles, sémantiques et culturelles qui fondent l'œuvre. Cette approche vise à examiner aussi le désir de l'auteur, sous l'angle de la reconstruction de Jacques Derrida (1967) qui permet de relever les contradictions qui sous-tendent les hiérarchies cachées ou promues par le langage utilisé. Le présent texte essaie de rapprocher les extrêmes de l'existant textuel et social pour le bien de l'humanité. L'étude tentera d'offrir une possibilité de passage entre le chaos informateur et instructeur et la reconstruction qui s'impose à tous. Quelles sont les failles socioculturelles du roman ? Comment informent-elles des dispositions curatives et préventives qu'il faut prendre pour répondre aux besoins du temps ? Comment le génie créateur de Maran relie-t-il les crises et la reconstruction ?

Pour répondre à ces interrogations, l'étude est structurée autour du discours littéraire et du croisement socio-culturel, des plis et replis de failles, des crises et de la reconstruction.

1. Discours littéraire et croisement socio-culturel

Le discours est l'énonciation d'un condensé qui brasse la culture et occasionne un croisement des habitudes et des pratiques repérables dans le contexte français et africain. Le mélange socioculturel est à double sens : il reflète la réalité française, l'excès du colonialisme français, ainsi que le choc subi par l'Afrique et les Africains de cette région.

1.1. Discours littéraire et représentations

La représentation de la colonisation en Afrique est l'espace narratif de *Batouala* et ses acteurs sont de la culture française en tant que partisans de la colonisation et des Africains comme victimes d'une administration qui les traite comme objet chez eux. Le style du roman est donc caractéristique des réalités sous des regards différents, avec des d'expériences qui se manifestent sous des formes d'écriture repérables en fragments identitaires et de faits sociaux. *Batouala* peut être perçu comme un pan de miroir des sociétés qui les produisent, scrutant leurs crises, leurs inégalités, leurs pulsions et leurs rêves comme des outils de traduction et de compréhension du monde.

Pourtant, même les nouveaux romanciers, dans leur refus affiché du contenu social, dialoguent avec la question de la représentation : leur choix de l'abstraction, de la focalisation sur les détails, sur les structures, constitue une réaction à l'excès de réalisme et d'engagement





du roman traditionnel. L'imaginaire devient alors espace critique, parfois subversif : il montre qu'un autre rapport au monde est possible, que la littérature peut se concentrer sur ses formes, ses rythmes, et non sur sa vocation de miroir. L'absence de repères sociaux évidents, la fragmentation du récit, la dissolution du sujet invitent l'œuvre à questionner la réalité elle-même dans la perspective déconstructiviste de J. Derrida (1967). Déconstruire pour Derrida est un moyen de relance des débats donnant la possibilité à tout moment de questionner ce qui est reçu. La concentration sur le réel expérimental ignore le réel construit, probable ou en devenir. La fragmentation est donc une manière tordue, hors norme, d'interroger le monde, d'en révéler la complexité et l'instabilité que l'expérience ignore. Il apparaît qu'un discours littéraire a toujours en réserve des fragments textuels et d'expériences qui permettent d'instruire l'être humain.

Ainsi, qu'elle s'attache à réinventer la réalité sociale, à dénoncer la corruption, à interroger les puissances de l'imaginaire, ou à mettre en relief les zones d'ombre du monde, la production du discours littéraire relève toujours d'une démarche de représentation, qu'elle soit directe ou détournée. Par la description, par la voix, par l'ironie ou par le silence, le roman expose les défaillances, les grandeurs et les aberrations humaines, participe à la mémoire vive des sociétés et invite au débat, à la réflexion, à la remise en question. Cette fonction du discours littéraire, qui traverse les siècles et les styles, demeure ce qui fait la force inaltérable de la littérature : elle ne cesse d'illustrer, de questionner, de symboliser les multiples visages de la société humaine dans son épaisseur tragique ou dans la lumière fragile de la fiction.

1.2. Des croisements socio-culturels

Le roman *Batouala* se distingue d'abord par l'extraordinaire richesse de son ancrage dans le réel africain et par la façon dont il orchestre des croisements socio-culturels constamment perceptibles dans le texte. Dès la préface, Maran s'inscrit dans une posture de témoin, de scribe qui enregistre la chair brute des existences, fidèles à leur vérité : « J'ai mis six ans à y traduire ce que j'avais là-bas, entendu, à y décrire ce que j'avais vu... Ce roman est donc tout objectif. Il ne tâche même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre. » (p.15) En adoptant cette position, l'auteur cherche à rendre compte et, sans détour, d'un monde social complexe traversé d'influences contradictoires, où se rencontrent traditions, rapports de domination, conflits de générations et chocs culturels.

C'est sur le plan socio-culturel que les croisements s'avèrent les plus manifestes. Le texte oscille sans cesse entre la description minutieuse des coutumes africaines et la





dénonciation lucide des rapports coloniaux. Les habitants du village vivent au rythme de rituels anciens, de croyances héritées, de pratiques économiques, culinaires ou sociales qui constituent un univers cohérent, profondément actif, profondément attaché à la terre et à la mémoire collective. Par exemple, le motif du déplacement, du portage des colis appelés « sandoukous », met en relief la hiérarchie coloniale :

Les trajets durent deux, trois, cinq jours. Peu leur importe le poids des colis dénommés ‘sandoukous’. Ce n'est pas eux qui plient sous le faix. La pluie, le soleil, le froid ? Ce n'est pas eux, qui en souffrent. Par conséquent, ils n'en ont cure. Et vivent les pires intempéries, pourvu qu'ils soient à l'abri ! (Maran, p.42).

Les Blancs dominent avec distance et insensibilité, alors qu'au même moment les Noirs plient sous le poids du travail et des souffrances. Ce va-et-vient entre regards culturels relève d'un échange inégal, où l'exploitation est à la fois matérielle et symbolique : les corps noirs portent le fardeau de la domination, pendant que les blancs ignorent la dureté des réalités du continent africain.

Le roman donne toutefois à voir la densité de la vie africaine dans ses dimensions les plus intimes. Les relations amoureuses, la sexualité ou la violence entre femmes sont abordées sans tabou ni exotisme. Lorsque Maran relate la question sur les conquêtes d'un personnage masculin : « On lui demandait le nom des femmes qu'il avait chevauchées depuis qu'il avait quitté la Bamba. Était-il vrai qu'il fit connaître à telle ou à telle des délices de la petite mort ? » (p.53), il livre un témoignage vivant et complexe sur la liberté sexuelle, la pluralité des partenaires et la traditionnelle orale du récit, qui s'oppose au puritanisme apporté par les colons. On retrouve ici, selon l'analyse de Maingueneau, un effet d'authenticité : le discours littéraire s'appuie sur l'observation du récit vivant.

Maran ne juge pas, il donne à entendre la vitalité des échanges, la saveur des anecdotes et la violence des luttes interpersonnelles : « I'ndouvoura courut sur Yassigui'ndja. Elle l'aurait frappée, mordue, giflée. » (p.76). Ces scènes témoignent d'un univers où la violence sociale croise la violence psychologique, où se jouent sans cesse des rivalités, des alliances, des jalousies, mais aussi des moments de solidarité communautaire, souvent non dite, mais essentielles.

Ce discours hybride, qui relate à la fois l'oppression coloniale et le quotidien africain, aboutit à une représentation de l'espace africain conforme à la réalité observée : la brousse, les villages, les fêtes, les langages, les gestes, apparaissent dans leur diversité, échappant aux stéréotypes fixés par un regard occidental. Maran ne reconstruit pas un « ailleurs » fantasmé ;





il donne à voir un espace traversé par les tensions de l'histoire où la nature, omniprésente, se conjugue avec la culture pour façonner les trajectoires humaines. Comme le suggère Maingueneau (2014, p.23), le texte se situe à la frontière de plusieurs ordres discursifs : il emprunte au discours autochtone, à l'observation ethnographique, à la dénonciation politique, et à la fiction romanesque, créant ainsi une polyphonie véritablement révélatrice de la complicité sociale.

Le roman devient, de ce fait, une sorte de carrefour où se croisent traditions africaines et emprise coloniale, subjectivité individuelle et mémoire collective, violence du dominant et résistance quotidienne du dominé. L'hybridité du discours reflète la réalité mouvante d'un continent que Maran refuse d'enfermer dans un seul schème explicatif. Cette richesse des croisements socio-culturels portés par la sobriété du style et la justesse du regard donne au texte sa première force littéraire : celle d'un témoignage objectif, ouvert à la multiplicité des voix, capable d'incarner les douleurs de la domination sans jamais dissimuler la force vitale d'une société en tension.

Enfin, l'analyse du discours selon Maingueneau (2014) met en évidence la fonction du texte littéraire comme espace de construction et de négociation identitaires. Le roman n'est pas une suite de jugements figés, mais un lieu d'expression des voix, où s'élaborent, dans le tumulte de la vie africaine, de nouvelles formes de sociabilité, de résistance ou d'adaptation. *Batouala* rend ainsi compte, par sa structure même, des croisements socio-culturels qui traversent la société coloniale : au fil des chapitres, l'espace de la fiction se confond avec le réel mouvant, la voix de l'auteur dialogue avec celles de ses personnages, et le texte se fait l'écho d'un monde oscillant entre l'épreuve et la résilience, l'influence étrangère et la quête d'une identité préservée.

2. Plis et replis de failles

La vie dans le roman *Batouala* est caractérisée par le renouvellement, les fluctuations des comportements, les reprises mouvementées des sentiments, la reconstruction des réalités sociales, des identités et des visions dans un élan de mise en forme pour arrimer avec les besoins. Ces plis et replis sont la marque de l'existence des crises dont la société a besoin pour trouver les marques du moment. Dans cette rubrique, il s'agit de montrer que les sociétés, que ce soit dans le réel ou la fiction, ne se développent pas dans la stabilité ou la continuité parce que des situations de stagnation n'apportent rien au développement. Ce volet qui concerne bien





la stagnation et l'anatomie mérite d'explorer en profondeur ce qu'il est convenu d'appeler des « failles ».

2.1. Anatomie des failles textuelles

L'anatomie est la fouille des événements, des causes et des effets en vue de repenser la logique et le système colonial qui fait des habitants d'Oubangui-Chari des ouvriers au service du système colonial. Cette anatomie est l'esthétique textuelle sur laquelle est greffé le mal colonial.

L'une des marques essentielles du roman *Batouala* est sa capacité à représenter des failles aussi bien sur le plan de la construction du texte que celui du contenu idéologique. Deux aspects de cette dimension fractionnaire vont ainsi être analysés dans cette partie de l'étude de l'œuvre. *Batouala* s'impose immédiatement par la rupture qu'il instaure avec les codes traditionnels de la langue et du discours français. René Maran y façonne un langage pétri de failles syntaxiques et lexicales, assumant des écarts, des irrégularités et des inventions qui font de cette œuvre un acte littéraire à la lisière de la révolution et de l'extraordinaire.

L'auteur superpose deux réelles : textuelle et sociale, l'une expliquant l'autre. *Batouala* ne dit pas qu'un Nègre s'exprime mieux que l'autre en français. Cette non-hiérarchisation de la langue étrangère dans l'œuvre est une parfaite illustration de la brisure ou méconnaissance de la hiérarchie habituelle de la société traditionnelle africaine. Les vieux comme les jeunes sont logés au même niveau de difficulté de la langue française, brisant le système des âges et des savoirs reconnus à l'Afrique. Ce contexte qui humilie les vieux devant les jeunes. L'écriture ne cesse d'interroger les potentialités de la langue, la déborde, la perturbe, la décompose parfois, pour mieux épouser les réalités multiples de l'espace africain et les turbulences de la société coloniale.

Dans la construction de son discours, Maran fait sienne la paratopie – notion centrale chez Maingueneau – qui désigne la position excentrée, marginale de l'auteur dans le champ linguistique et social. Le texte de *Batouala* n'appartient jamais tout à fait à la norme : il s'arrange avec la grammaire française, la métisse de structures africaines, la bouleverse par l'intrusion de lexies et de rythmes étrangers. Il n'hésite pas à plier la syntaxe pour rapprocher le dire romanesque de la parole orale, du langage populaire, voire de la musique de la langue africaine. Cette démarche crée des failles, des fissures dans la textualité ; elles sont revendiquées comme mode d'écriture, symbole de la tension créatrice.





Sur le plan lexical, Maran multiplie les emprunts : il intègre des mots locaux, des termes étrangers à la langue française, des mots-traces du quotidien africain qui évoquent l'univers sensible du continent. L'usage des noms propres, des objets, des aliments, des gestes locaux, fait éclater le français classique et réactive la vitalité d'une langue en prise avec la réalité locale. On trouve ainsi dans le roman : « sandoukous », « la Bamba », « fortune », autant de mots qui hurlent leur altérité et qui refusent de se plier à la transparence du lexique français. Maran ne craint pas de s'autoriser des inversions syntaxiques, des ruptures de phrase, des énumérations et des asyndètes qui confèrent au texte un rythme syncopé, proche du parlé, mais aussi de la poésie orale africaine : « Les trajets durent deux, trois, cinq jours. Peu leur importe le poids des colis dénommés "sandoukous". Ce n'est pas eux qui plient sous le faix. La pluie, le soleil, le froid ? Ce n'est pas eux qui en souffrent. Par conséquent, ils n'en ont cure. Et vivent les pires intempéries, pourvu qu'ils soient à l'abri ! » (p.42).

Le style éclaté de Maran fait ressurgir la matérialité du langage, toute une série de failles qui sont autant de prises sur le réel africain. On le constate dans la multiplicité des registres : le roman navigue sans complexe entre la langue populaire, le registre administratif, le parler villageois, voire l'invective, la poésie, l'ironie.

En effet, dans la vie d'un chef de village comme dans la vie de n'importe quel homme à peau noire, un chien ne compte pas plus que les hennissements dont « m'barta », le cheval, salue la bonne herbe qu'il mange. Un Djouma, quand on ne l'assomme pas, on s'en repaît, en temps de disette, à moins qu'on ne préfère le châtrer pour s'amuser, ou lui couper les oreilles. » (R. Maran, 2002, p.32)

L'emploi des termes « m'barta » et « Djouma », ainsi que le recours à des symboles comme le chien et le cheval dans un style proverbial, constitue des fissures déroutantes pour un lecteur étranger à la communauté linguistique du chef Batouala. Cette hybridation, cette manière d'habiter la paratopie, correspond à un éthos de l'écrivain – autre concept clé chez Maingueneau – qui consiste à façonner à travers le texte l'image d'un auteur singulier, dépositaire d'une vision neuve du monde et de la parole. Maran invente son propre éthos : celui d'un écrivain qui, étranger dans sa langue et dans son époque, choisit de témoigner de l'expérience coloniale à travers les éclats, les ruptures, les failles du langage, etc.

La violence textuelle multiplie les points de tension dans la narration. Ces failles syntaxiques sont le reflet de la crise intérieure des personnages, de l'éclatement du monde africain sous le choc colonial. L'écriture, dans ce contexte, n'est pas une surface unie, mais un champ de bataille ou de dispute entre les règles françaises et le désir de la langue africaine de dire enfin ses propres vérités, de chercher à imposer son existence. La créolisation de la langue





française, grâce au métissage avec la langue banda du milieu africain, est béate dans *Batouala*. On peut rapprocher cette démarche de la prose de Patrick Chamoiseau dans *Texaco* (1992), où la langue créole affronte le français, le contamine, l'arrache à sa pureté académique pour mieux traduire la complexité historique et identitaire du peuple antillais. De même, Maran, Antillais aussi, par ses failles textuelles, invente une langue qui n'est ni tout à fait française ni tout à fait étrangère, et qui, par là même, porte la marque d'un projet révolutionnaire.

Le roman use aussi de la paratopie narrative, en dissociant la voix du narrateur de celles des personnages. Les discours oraux, les chansons, les incantations, les injures surgissent dans le récit au cœur de passages syntaxiquement instables, renforçant l'impression d'une langue morcelée, violente. Cette violence formelle n'est que le reflet de la violence sociale, notamment les conflits qui opposent certaines femmes du village : « I'ndouvoura courut sur Yassigui'ndja. Elle l'aurait frappée, mordue, griffée. » (p.76). Ici, la violence du geste est redoublée par la brièveté de la phrase, la coupure sèche. Le rythme accéléré, la juxtaposition sans connecteurs traduisent la crise du langage, sa capacité à mimer le désordre du vécu.

Par ailleurs, l'éthos de Maran naît de ce repositionnement impossible, de cet écart entre les mondes de la colonisation : l'auteur est l'étranger, le médiateur, le transmetteur d'une expérience radicalement autre. Son style, parce qu'il est fait de failles, de manques, de brisures, devient le lieu même d'une résistance linguistique et identitaire. D'autres écrivains, comme Ahmadou Kourouma dans *Les soleils des indépendances* (1970), choisiront plus tard des procédés semblables : néologismes, hybridations, ruptures syntactiques, qui incarnent la lutte pour une langue adéquate à la complexité du réel africain.

Ce choix du langage révolutionnaire de Maran ne procède pas d'une simple coquetterie stylistique : il exprime la violence de l'expérience coloniale, son irruption dans le monde de la littérature. Ces failles sont la traduction de l'ébranlement du sujet africain, du morcellement de l'histoire, du refus de la conformité. L'écrivain, en articulant un français bousculé, délivre l'œuvre de l'uniformité et met en crise la fonction même du roman : dire, enregistrer, témoigner, mais aussi transformer, résister, inventer.

Enfin, l'analyse du discours selon Maingueneau souligne que c'est dans les failles du texte, dans la paratopie assumée et dans la construction d'un éthos de l'altérité, que *Batouala* trouve sa puissance. L'œuvre n'appartient jamais à un seul monde, à une seule langue, mais se situe dans les interstices, les fractures et fait de la langue française le territoire d'une subversion grandiose et nécessaire. C'est par ce langage des failles que Maran renouvelle la littérature, parfois la blesse, mais toujours la réinvente, offrant à ses lecteurs un texte puissant, libre, où l'extraordinaire et le révolutionnaire sont les sources vivantes de l'écriture.





2.2. Failles socio-culturelles

Les failles sont la fragmentation des habitudes sociales et culturelles liées à l'invasion des cultures occidentales. Dans *Batouala*, René Maran assemble un univers socialement fragmenté où les failles entre classes et races structurent chaque interaction et chaque discours. Le récit, ancré dans la réalité coloniale de l'Afrique équatoriale, est traversé par la logique de domination, la stratification et l'inégalité, dont les effets dévastateurs sont justifiés avec une cynique désinvolture par les représentants de l'ordre colonial. Cette représentation littéraire, que René Maran revendique comme constat objectif – « Ce roman est donc tout objectif. Il ne tâche même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre » (p.15) – rend d'autant plus crue la mise en scène des failles sociales et raciales, dans un style sombre, tendu entre le témoignage et l'ironie.

La hiérarchisation raciale s'impose très tôt à travers la voix énonciative d'un « on » impersonnel, masque du discours dominant. Ainsi, l'auteur rapporte : « Les nègres de l'Afrique équatoriale sont en effet irréflechis. Dépourvus d'esprit critique, ils n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune espèce d'intelligence. Du moins, on le prétend. » (p.15). Cet énoncé fonctionne, selon, Maingueneau, comme le déploiement d'un éthos collectif – ici, celui du colonisateur – et expose la réalité des préjugés : l'infériorité est ainsi affirmée non par une expérience singulière, mais par l'autorité d'une voix collective, anonyme, censée représenter la norme. La violence symbolique du discours raciste s'exerce par le biais même de la généralité, naturalisant l'inégalité et rendant, du point de vue du colonisateur, toute contestation d'avance illégitime. Le dispositif d'énonciation choisi par Maran met donc à nu le processus d'essentialisation, sa mécanique sociale et sa scandaleuse force d'évidence.

Le roman explore également la faille sociale au sein de la société noire elle-même, où les distinctions de genre, d'âge et de statut se conjoignent à la hiérarchie imposée par la colonisation. Maran livre ainsi une analyse fine des structures polygamiques, de l'autorité masculine, de la précarité féminine : « Elle ne voyait d'ailleurs pas en quoi la venue des compagnes que Batouala lui avait choisies eut pu rompre leur entente... il avait naturellement profité de sa gestion et de sa maturité pour prendre une seconde femme... il avait continué ainsi jusqu'à la neuvième. » (p.59). On retrouve ici un système socialement hiérarchisé, dans lequel la parole des femmes est reléguée, leurs existences négociées ou soumises à l'utilité d'un chef de lignage. Cette stratification est redoublée par les effets de la domination coloniale, qui





exacerbe les tensions internes à la communauté tout en rendant l'ordre du monde apparemment inaltérable.

La dénonciation de la violence coloniale et des discriminations inscrites dans les institutions traverse des scènes d'une grande force. Ainsi, Maran note :

Enfin, au cours d'une interpellation à la chambre, le ministre de Guerre, M. André Lefèvre, ne craignit pas de déclarer que certains fonctionnaires français avaient cru pouvoir se conduire, en Alsace-Lorraine reconquise, comme s'ils étaient au Congo Français. De telles paroles, prononcées en tel lieu, sont significatives. Elles prouvent, à la fois, que l'on sait ce qui se passe en ces terres lointaines et que, jusqu'ici, on n'a pas essayé de remédier aux abus, aux malversations et aux atrocités qui y abondent. (p.18).

Dans cette séquence, le discours institutionnel se voit rapporté par le narrateur. Maingueneau analyse ce transfert d'énonciation comme le signe de la légitimation des pratiques dominantes : la voix du ministre, l'autorité publique, relègue la violence coloniale à une banalité administrative, une dérive tolérée dans les « terres lointaines ». Cette représentation énonciative illustre la complicité, voire l'hypocrisie, du pouvoir métropolitain : tout est su, rien n'est corrigé.

La violence matérielle et symbolique s'exprime aussi dans le sort réservé aux populations africaines, contraintes à l'humiliation et à la dépossession : « Je vous dirai qu'en certaines régions... de malheureux nègres ont été obligés de vendre leurs femmes... pour payer leur impôt de capitation. » (p.19). Ici, la voix rapportée amplifie l'horreur et la désolation : l'impôt, instrument légal, devient arme de désintégration sociale et l'ordre colonial, tout en se réclamant de la supériorité, génère l'avilissement des plus faibles. Dans ce registre, le discours littéraire, qui se veut objectif, devient un acte d'accusation, sinon un espace de révélations.

Mais ce discours hiérarchisant n'est pas seulement entre colons et colonisés : il infuse aussi la société autochtone, produisant une intériorisation toxique des schèmes de domination : « C'est pour cela que le dernier des blancs sera toujours supérieur au premier des nègres... notre N'Gakoura... fabriqua les sales nègres comme toi, avec les déchets des premiers blancs. » (p.90). Maran met en exergue, à travers le discours rapporté des personnages, la violence du mépris intériorisé, la production mimétique du racisme de la part même de ceux qui en sont victimes. Ce que Maingueneau appelle la circulation des éthos — la manière dont l'image collective de soi façonnée par le discours — se réalise ici dans le tragique : l'opprimé finit par penser comme le dominant, intériorisant ainsi sa propre infériorité.

D'un point de vue stylistique, Maran s'abstient de juger de façon frontale. Il donne à entendre les voix, juxtapose les perspectives, met sur mode la polyphonie – une stratégie





énonciative typique selon Maingueneau – pour laisser surgir avec plus d'éclat la monstruosité des discriminations scandaleusement justifiées : « Il fallait vraiment être un blanc pour avoir des idées aussi baroques.... C'est perdre son temps que d'essayer de comprendre les "manières des blancs". » (p.62). Ce détachement ironique du narrateur, cette paratopie littéraire, c'est-à-dire, le choix de l'écrivain de se démarquer du discours de la norme, accentue le contraste entre la logique coloniale et la société africaine locale.

Marguerite Duras, dans *Un barrage contre le pacifique (1952)*, montre la duplicité administrative et le mépris envers les colonisés et colons pauvres. Ce texte, à l'instar de celui de Maran, démontre que le roman, en tant qu'espace de la pluralité discursive, révèle les fissures manifestes et latentes de la société, ébranle le silence oppressif de l'histoire et fait émerger l'inconfort, voire l'impossibilité, de la coexistence imposée par la hiérarchie de la race et de la classe.

Batouala apparaît dès lors comme le territoire contradictoire, parfois douloureux, où s'expérimentent et se dénoncent les failles socio-culturelles d'une société éclatée par l'histoire coloniale. Par la polyphonie des discours, la description des violences visibles et souterraines, l'intelligence ironique du récit, René Maran fait de son roman un laboratoire d'analyse des justifications scandaleuses et des tragédies vécues, laissant au lecteur la tâche de mesurer, à travers le langage, l'ampleur des blessures et la nécessité de les penser collectivement.

3. Crises et reconstruction

Les crises constituent la raison d'être des solutions et les causes des efforts de réparation. Cette planification d'une narration révoltante est vue à travers les différentes crises et leur valeur littéraire en lien avec la reconstruction sociale et idéologique.

3.1. Polychromies des crises

À travers les dits et les non-dits se dégage un désir plus ou moins explicite : celui de panser des plaies pour reconstruire la vie à travers l'exploitation des crises en vue de déceler leur valeur littéraire. Dans *Batouala*, René Maran déploie un univers où les crises ne relèvent pas d'un seul domaine, mais s'étendent tels des spectres multicolores sur la totalité du vécu individuel et collectif. La crise y est polychrome, à la fois intime, familiale, sociale, culturelle et existentielle, traversant le quotidien des personnages et révélant l'imbrication complexe entre pulsions personnelles, tensions communautaires et violences structurelles du monde colonial.





La crise du désir et de la sexualité affleure dans la vie des femmes du village, en particulier Yassigui'ndja. Maran peint une femme partagée entre langueur et frustration : « Elle fusionne tout à coup et s'étira en proie à un désir qui la baignait de langueur et de mollesse. Elle se sentait malgré l'âge, jeune encore, riche d'ardeur et inemployée... La parcimonie de Batouala finissait par devenir injurieuse. » (pp.60, 61) La crise affective et corporelle ne se limite pas à l'insatisfaction physique, elle devient le symbole d'un mal-être social, où le corps de la femme est à la fois espace de combat, d'attente et d'humiliation. Cette langueur n'est pas passive ; elle pousse la femme à revendiquer sa place contre l'économie affective de Batouala, révélant la crise des rapports intimes au sein du mariage traditionnel.

La jalousie et la rivalité amoureuse attisent aussi des tensions. Quand Yassigui'ndja découvre l'infidélité de Bissibi'ngui, c'est toute une crise psychologique qui s'exprime, mêlée de colère, de vengeance et d'interrogation identitaire : « Aha ! Ce mauvais chasseur avait voulu chasser deux lapins à la fois. Aha ! Yassigui'ndja était morceau qui ne suffisait pas à son appétit... elle tenait auparavant à connaître sa rivale. Après quoi, elle verrait quelle décision prendre. » (p.69) L'intimité n'est jamais exempte de rivalité et les femmes elles-mêmes s'affrontent sous le regard des hommes ou de leurs pairs, où la crise sentimentale devient crise de légitimité et de pouvoirs au sein du groupe social.

La crise existentielle s'exprime dans la confrontation avec la nature, perçue à la fois comme menace et refuge. Le moment où Yassigui'ndja échappe à la panthère Mourou devient expérience limite de peur, d'instinct de survie et de précarité : « Elle avait l'impression qu'on ne la quittait pas du regard... Mourou, la panthère, venait de se ruer, sur elle... Yassigui'ndja avait réussi à l'éviter de justesse... » Ici, la crise est à la fois physique et ontologique : survivre, fuir, s'adapter sont la trame même de vie, qui se façonne dans la violence du monde animal et la fragilité humaine.

Les crises se prolongent aussi dans les relations de parole, où la rumeur se fait arme sociale et la dénonciation, prisme de tension et de pouvoir : « Je dirai à Batouala que tu le trompes avec Bissibi'ngui. Je lui dirai... ». (p.76) La parole circule, menace la réputation, déstabilise l'ordre communautaire. L'irruption du secret ou du soupçon crée des ruptures, des alliances, des conflits, révélant la crise de confiance et la vulnérabilité des liens humains.

Mais, la plus profonde des crises dans *Batouala* est sans doute celle de la cohabitation entre les cultures. Maran donne voix à la souffrance collective provoquée par l'intrusion coloniale : « - Pourtant, non seulement ils ne nous aiment pas, mais encore ils nous méprisent et nous détestent. » (p.93) L'altérité est vécue sur le mode du rejet et du mépris, où l'identité du groupe





se manifeste contre un ennemi commun. Cette tension raciale, sociale et politique est amplifiée par la transformation des coutumes et l'imposition de règles étrangères : « Non contents de s'appliquer à supprimer nos plus chères coutumes, ils n'ont eu de cesse qu'ils ne nous aient imposé les autres. » (p.95) La crise culturelle est ici profonde : la colonisation n'est pas seulement une domination politique, elle est une violence de l'imaginaire, une destruction de repères, une polychromie négative qui touche aux fondements de la vie quotidienne.

La crise écologique et spirituelle, sous-jacente dans la relation des personnages avec la forêt, les animaux, les saisons, imprègnent aussi le récit. Les personnages oscillent entre respect du monde naturel et peur de ses dangers, entre croyance ancestrale et doute suscité par le choc des cultures, illustrant la crise intérieure du rapport au sacré, au destin et aux forces invisibles. Enfin, la crise du langage, de la parole et du récit traverse tout le roman. Entre discours rapportés, injures, silences et cris, Maran construit un roman où la communication elle-même est toujours menacée : incompréhension entre hommes et femmes, entre anciens et jeunes, entre colonisés et colons. Ce désordre des codes et des significations est la marque ultime de la polychromie des crises, signe que toute vie humaine est en proie, à chaque instant, à une multiplicité d'épreuves et d'incertitudes, qui font l'épaisseur du roman et la richesse de son humanité.

3.2. Quête de la reconstruction

La question du style de l'auteur se pose par rapport à sa nationalité et son engagement pour la justice raciale et même continentale. Maran ne s'insurge pas contre le fondement de la colonisation, mais contre ses excès. La quête de la reconstruction est d'abord l'engagement de l'auteur à la révision des pratiques coloniales. La reconquête s'invite dans la hiérarchie culturelle et raciale où la colonisation établit une supériorité des Blancs qui ne se justifie que par l'imaginaire. Dès les premières pages de *Batouala*, René Maran affiche son intention, en dehors de la polémique, de privilégier la prise de conscience et l'ouverture. Le roman assume sa vocation de témoin et de lucidité dans une époque marquée par les tensions raciales et sociales : « Mon livre n'est pas de polémique. Il vient, par hasard, à son heure. La question nègre est "actuelle". » (p.17). Ce positionnement, volontairement nuancé, opère comme un appel à un débat dépassionné et mature, là où la tentation serait grande de répondre à la violence par la violence. L'auteur inscrit l'injustice coloniale dans l'histoire, tout en refusant d'y placer son œuvre sous le signe exclusif de la dénonciation. Maran, par sa posture d'observateur





engagé, mais serein, prépare le terrain à une possible reconstruction des liens sociaux sur la base du dialogue, du respect mutuel et de la reconnaissance des différences.

Au cœur du récit, la vie quotidienne du village se révèle comme un espace privilégié où s'expérimentent, malgré les crises, des valeurs de solidarité et de tolérance. Les scènes de partage, de convivialité et d'humour constituent autant de moments suspendus, où la communauté renaît à elle-même et réaffirme ses fondements humains : « Allons, allons, dit Yassigui'ndja. Assez plaisanté pour aujourd'hui. Venez manger plutôt de ce manioc. N'est-ce pas, qu'il sent bon ? Voyez-vous, le lit, les victuailles, le gâteau de manioc, l'homme, la danse et le tabac, il n'y a que ça de vrai. Cette boutade fit exploser d'interminables éclats de rire. » (p.77). Au sein de l'adversité, ces gestes ordinaires prennent une valeur symbolique : celle de la résistance douce, du choix de la joie simple et du vivre-ensemble face aux épreuves. L'humour, la nourriture partagée, la danse ou la fête deviennent autant de moyens subtils de ressouder une société fragilisée par les dominations extérieures et les conflits internes. La reconstruction passe alors, dans le roman, par la célébration des liens interraciaux et interculturels, exaltés comme remparts à la fragmentation, à la haine et au désespoir.

La transmission des paroles de sagesse par les anciens du village joue également un rôle fondamental dans la gestation d'un esprit de paix et de cohésion. Ce système a valeur d'un système de transmission des valeurs au même titre que le système éducatif, qui est axé sur les projets de société. Mieux que le système éducatif formel, l'éducation informelle fait de l'éthique un fondement qui crée l'équilibre social. Lorsque le vieux père de Batouala prend la parole, sa voix s'impose comme un appel à la résignation, mais aussi à la sagesse prudente :

Le vieux père de Batouala étendit la main. Le tumulte s'apaisa comme par enchantement... “ Mes enfants, tout ce que vous dites n'est que l'expression de la vérité. Seulement vous devriez comprendre qu'il n'est plus temps de songer à réparer nos erreurs. Il n'y a plus rien à faire. Résignez-vous. Quand Bamara, le lion, a rugi, nulle antilope n'ose braquer aux environs. Il en est de nous comme l'antilope. N'étant pas les plus forts, nous n'avons qu'à nous taire. Il y va de notre tranquillité.” » (p.101).

La voix de la sagesse défie la rhétorique et se présente comme une injonction au risque du péril qui s'annonce. Cette injonction à la résignation, loin d'être une simple fatalité ou une soumission aveugle, exprime l'art de trouver la paix dans l'acceptation momentanée des circonstances, l'attente patiente d'un retournement éventuel de l'histoire. L'attachement à la tranquillité, à la préservation de soi, replace la survie collective au-dessus du désir de vengeance immédiate. Le message ressemble à une sagesse populaire, qui évite le cycle sans fin des représailles pour ménager l'avenir et la transmission.





À travers cette construction, le roman invite à dépasser l'invective et la haine, en prescrivant l'abandon des discours de vengeance. La parole du vieux père de Batouala est explicite à cet effet : « Permettez-moi de vous rappeler, au surplus, que nous ne sommes nullement ici pour maudire nos maîtres. Je suis vieux. Ma langue s'est desséchée pendant vos controverses. Nous ferions mieux de moins invectiver contre les blancs et de boire davantage. » (p.101) La voix du vieux personnage corrige ce qui est reçu des Africains à qui on fait croire qu'ils haïssent les Blancs. Pour ce personnage, les Africains qu'il représente par ses propos ne détestent pas le Blanc, mais ils détestent ses pratiques injustes et humiliantes vis-à-vis des Noirs. L'option choisie par le vieux père de Batouala est une diplomatie pour une action participative des acteurs créant un consensus et non une exclusion au non des contraires. On retrouve ici une philosophie fondamentale du roman : la reconstruction ne procède pas d'un retournement brutal du rapport de force, mais plutôt d'une désescalade de la parole, du refus du ressentiment destructeur et du choix de la convivialité, symbolisée par la boisson partagée. C'est en limitant la haine, en canalisant le courroux collectif vers la solidarité et l'intégrité du groupe, que le peuple du roman peut espérer retrouver une dignité et une humanité confisquées par le colon.

L'orientation critique de l'œuvre par son personnage, vieux père de Batoula, donne une compétence aux personnages de l'œuvre de se prononcer sur des problèmes en situation réelle. Les souffrances, la violence de la dépossession coloniale sont des faits inscrits dans le roman. La dynamique du récit fait de la crise un moyen de suggestion des solutions pour la société cible. Elle est vue sous deux angles : l'angle colonial français et l'africain pour relever les défis. Dans un contexte globalisant, la suggestion offre la possibilité d'un horizon pacifié, fondé sur la fraternité et le respect des différences. Le fait que l'auteur se refuse à diaboliser absolument l'Autre, qu'il invite à la modération et à la convivialité, laisse transparaître son espoir en la force réparatrice du dialogue interculturel.

De nombreuses scènes collectives, investies de légèreté, de rires ou d'entraide, révèlent que, même dans la dureté, subsistent des graines de renaissance possibles. La communauté n'est pas seulement lieu de l'épreuve, elle est aussi laboratoire de solutions, ouverte à la reconstruction patiente des liens humains. Ce positionnement rappelle d'autres voix littéraires du monde postcolonial qui prôneront la réconciliation et le refus de la haine comme passage obligé vers la renaissance. Aimé Césaire, dans *Discours sur le colonialisme*, recommandera à terme l'invention d'un nouvel humanisme. Plus tard, Édouard Glissant insistera sur la « poétique de la relation », fondée sur la reconnaissance mutuelle de la différence. Maran, par son écriture de la nuance et du refus du manichéisme, se place déjà dans cette tradition d'un





appel à la réparation par l'écoute, l'ironie face aux erreurs humaines et la tendresse dans la communauté.

Conclusion

L'objectif de cette étude a été de repérer et d'analyser les ruptures textuelles et sociales, l'agencement des formes d'hybridité, des crises et des interactions contestées ou contestables ainsi que leurs conséquences sociales dans l'imaginaire de Maran. Elle a permis de rapprocher les extrêmes de l'existant textuel au social et renforce la construction de l'humanité sur des bases socialement justes. L'étude a retracé une possibilité de passage entre le chaos informateur des défis sociaux et instructeur pour des voies de la reconstruction qui s'imposent à tous. À travers la déconstruction de J. Derrida, la hiérarchie des valeurs entre le Blanc et le Noir est une construction au profit du premier. La transgression de ce qui est établi dans la logique coloniale est la cause du rejet de ce roman *Batouala* des rayons de la littérature française. L'analyse textuelle de Maingueneau (2014) a permis de donner la preuve que les éléments textuels du roman participent à la construction d'une justice raciale souvent occultée pour légitimer les abus de la colonisation.

À travers des failles syntaxiques et langagières d'une part, notamment par la construction des phrases bilingues, puis la description des comportements racistes et crisogènes, René Maran a mis en relief les abus du système colonial orchestré par les Blancs. En déconstruisant des préconçus raciaux, Maran convainc que c'est dans l'imaginaire qu'il faut semer les grains de la transformation pour concrétiser ces projets imaginaires dans la société.

Références bibliographiques

- CÉLINE Louis-Ferdinand, 1932, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Danoël et Steele.
- CESAIRE Aimé, 1955, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Éditions Réclame.
- CHAMOISEAU Patrick, 1992, *Texaco*, Paris, Gallimard.
- DERRIDA Jacques, 1967, *L'écriture de la différence*, Paris : Seuil.
- DURAS Marguerite, 1950, *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard.
- GIDE André, 1927, *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard.
- GLISSANT Edouard, 1990, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard.
- KOUROUMA Ahmadou, 1970, *Les Soleils des indépendances*, Paris, Seuil.
- MAINGUENEAU Dominique, 2014, *Discours et analyse du discours*, Paris, Armand Colin.
- MARAN René, 1921, *Batouala*, Paris, Albin Michel.
- ROBBE-GRILLET Alain, 1957, *La Jalousie*, Paris, Minuit.

